

GRAHAM NASH

WILD TALES

TRADUCTION DE SUZY BORELLO

LE MOT ET LE RESTE

2015





CHAPITRE I

AOÛT 1968

La musique. On y revient toujours.

J'avais un air qui me trottait dans la tête lorsque mon avion atterrit à LAX avec quelques minutes de retard. Toute ma vie, j'avais été obnubilé par la musique, mais ce soir-là, le générique de la série télé *77 Sunset Strip* bataillait pour repousser les idées qui s'entrechoquaient dans ma tête. Au cours des derniers mois, mon monde si bien ordonné avait été bouleversé et, pendant le long vol depuis Londres, tout avait resurgi en même temps. Impossible d'y échapper dans cette cabine bondée, où le peu de distractions m'avait permis de faire le point sur les choix épineux qui s'offraient à moi.

Imaginez un peu: j'envisageais de quitter mon pays, ma femme, mon compte en banque et mon groupe – tout ça en même temps! N'importe lequel de ces éléments aurait suffi à coller quiconque au fond du trou, mais là, j'avais vraiment mis le paquet.

Avec mon groupe, les Hollies, j'étais dans une impasse. On avait grandi ensemble, fait de la musique pendant de nombreuses années, écrit des chansons, bien bu et bien rigolé. Grâce à une belle tripotée de hits, on avait remporté un immense succès... mais, en ce qui me concernait, on n'était plus sur la même longueur d'onde. J'étais passé à autre chose, parti dans une tout autre direction, mon cœur ne battait plus pour les Hollies.

Quant à mon mariage, c'était pareil. Avec ma femme, Rosie, on partait à la dérive depuis un petit moment. On savait tous les deux que notre histoire touchait à sa fin et, d'ailleurs, ça faisait six mois qu'on allait voir ailleurs chacun de son côté. À cet instant, elle était en Espagne avec un autre homme, et moi je m'envolais pour Los Angeles rejoindre celle qui avait gagné mon cœur.

En plus de quoi, j'étais tombé amoureux de l'Amérique et de L.A., je l'avais compris dès que j'avais posé le pied sur le sol américain

pour la toute première fois. C'était la Terre promise, et le paysage hollywoodien m'avait acquis à sa cause, avec sa musique, son soleil, ses palmiers, son état d'esprit décontracté. Le fait que, là-bas, tout le monde me demandait : « Qu'est-ce que t'en penses ? » alors qu'en Angleterre, personne n'avait jamais cherché à connaître mon avis sur quoi que ce soit ; on tâchait plutôt de se mêler de ses propres affaires, de ne pas aller fouiner chez les autres. Aux États-Unis, on aurait cru qu'aucune règle n'était de mise, que tout était possible, et j'adorais ce sentiment de liberté. Tout ça, je le voulais pour moi. Il n'y avait pas à dire, ma vie était devenue compliquée. Je me trouvais à un carrefour décisif et pas mal de questions restaient sans réponses. Ma situation me sembla particulièrement critique lorsque je quittai l'avion pour me diriger vers la station de taxis. Inutile de prendre mes valises : j'avais ma guitare, c'était tout. Rien d'autre ne comptait. J'étais en Amérique. J'allais voir ma nouvelle copine, passer du temps avec Joni.

Quand le taxi entreprit de gravir lentement les pentes de Laurel Canyon, le soleil venait de quitter le ciel à l'ouest et baignait les collines de Hollywood dans le rougeoiement doré de l'été. Là-haut, il régnait une ambiance hallucinante ; on avait beau ne se trouver qu'à quelques minutes du Strip, c'était un monde à part. Le quartier, avec son côté hippie chic un peu délabré, abritait de petites baraques biscornues sur pilotis qui vacillaient de part et d'autre de la route tortueuse. C'était un lieu où des gens libres d'esprit faisaient précisément ce que j'avais envie de faire, créaient, vivaient pour la musique. Je me sentais aimanté par Laurel Canyon, par sa mentalité communautaire. Putain, je m'y sentais chez moi.

Le taxi s'immobilisa devant une petite maison en bois sur Lookout Mountain Avenue. Ça n'avait rien de huppé, ce n'était qu'un pavillon avec une seule chambre, un vrai coffret à bijoux, au toit à bardeaux incliné avec un charmant petit jardin à l'arrière. Un arbre minuscule avait pris racine près de la véranda. Au bord du trottoir, à côté d'une boîte aux lettres, était garée une camionnette VW verte. C'était allumé à l'intérieur, et j'entendais un brouhaha de voix. Je savais qu'il y avait du monde chez elle, car je l'avais appelée depuis l'aéroport. Et je connaissais ses compagnons. Mais j'hésitais

à entrer malgré tout, je ne voulais pas m'imposer. M'appuyant sur mon étui de guitare, je me demandai de nouveau où j'étais, ce que j'étais en train de faire. Tout au fond de moi, je restais ce gosse du nord de l'Angleterre, un lieu qui continuait de me hanter. Oui, bien sûr, j'étais une star du rock anglais, j'avais réussi dans la vie, mais mon passé me rattrapait, et m'incitait à croire que je n'étais pas assez cool, que, même à cet instant, je n'étais pas dans mon élément. *Oh, et puis qu'est-ce que j'en ai à foutre, franchement?* Après tous les merdiers que j'avais traversés ces dix dernières années, je n'allais pas me mettre à complexer maintenant.

Soudain, Joni ouvrit la porte et, là, tout le reste s'estompa. On ne s'était pas vus depuis des mois – depuis, d'ailleurs, notre première rencontre –, mais le courant était immédiatement passé entre nous. Joni Mitchell avait tout pour elle: ravissante et gracile, les joues naturellement roses, comme brûlées par le vent, elle avait une qualité indéfinissable qui semblait l'illuminer de l'intérieur. Elle était aussi belle que talentueuse et j'avais été aimanté par elle, captivé dès le premier instant.

Derrière elle, assis à la table de la salle à manger, deux hommes terminaient leur dîner. En les apercevant, je leur décochai un grand sourire.

« Salut, Willy! » me salua David Crosby depuis l'extrémité de la pièce, m'attribuant un sobriquet réservé à mes plus proches amis. C'était un de ces types hors du commun qu'il était impossible de ne pas aimer, un personnage affable, irrévérencieux au possible, doté d'une voix magnifique et d'un humour ravageur. Je l'avais rencontré près de deux ans plus tôt, alors qu'il était encore membre des Byrds, et on était vite devenus amis. Il y avait une bonne alchimie entre nous: on était sur la même longueur d'onde, on aimait la même musique, le même type de femmes, y compris Joni, avec qui il avait eu une histoire quelques mois plus tôt. Croz allait toujours droit au but et appelait un chat un chat. Sans oublier qu'il avait la meilleure came de tout L.A., peut-être même du monde entier.

Le gars à côté de lui était Stephen Stills, un fabuleux guitariste qui venait de quitter Buffalo Springfield, un des plus grands groupes de la ville. Lors de mon dernier passage aux États-Unis, on avait appris à se connaître un peu. C'était déjà une légende de l'underground,

un type à la hauteur d'un Eric Clapton ou d'un Jimi Hendrix, avec un style inimitable et un tas de chansons renversantes. Ensemble, Stills et Crosby formaient une équipe du tonnerre. Ils jouaient avec une facilité déconcertante et je devinais à leurs mots couverts qu'ils mijotaient quelque chose.

À leur vue, je me sentis tout de suite à l'aise. Et puis, Joni les adorait. Stephen était intervenu sur son premier album, que David avait produit; c'était tous de grands amis, ils se côtoyaient souvent et semblaient empressés de m'intégrer à leur cercle.

Crosby avait commencé à fumer avant mon arrivée et planait déjà pas mal, alors j'avais du retard à rattraper. Ils avaient aussi dû faire un peu de musique, car des guitares traînaient dans la pièce, ce qui était plus ou moins monnaie courante dans le coin. Ici, à Laurel Canyon, quand on était invité, on apportait sa gratte. Eux, d'ailleurs, les prenaient partout où ils allaient, c'était comme un prolongement de leur être. À un moment donné, il y avait toujours quelqu'un pour dire: « Écoutez voir, je suis en train de bosser sur un nouveau morceau. » Ça ne manquait jamais, c'était presque mathématique.

Je n'étais pas arrivé depuis une demi-heure que David donna un grand coup sur le bras de Stills en disant: « Allez, joue-lui ce morceau qu'on était en train de faire. » Stephen, qui était enfoncé dans un fauteuil près d'un cochon provenant d'un vieux manège, s'étira et attrapa sa guitare. Il arpégea les premières mesures d'une magnifique intro tandis que Crosby s'approchait pour chanter le couplet en chœur avec lui. « *In the morning, when you rise/Do you think of me and how you left me crying...* »¹ Leurs harmonies vocales étaient éblouissantes, limpides – Stephen chantait la ligne mélodique et David la partie d'en dessous –, du niveau des Everly Brothers. « *Are you thinking, of telephones/And managers and where you got to be at noon?* »² J'étais scotché. Cette chanson, « You Don't Have To Cry », était mortelle, et leurs voix doublement mortelles. Quand on entend un truc comme ça, on sait tout de suite que c'est hors du commun. Les paroles, la mélodie étaient parfaitement trouvées.

1. Le matin, quand tu te réveilles/Est-ce que tu penses à moi, aux larmes que j'ai versées quand tu es partie...

2. Est-ce que tu penses aux téléphones/Aux managers et où tu dois te rendre à midi?

Lorsqu'ils laissèrent sonner la dernière note, je m'exclamai : « Quel morceau fabuleux, bordel ! Stephen, tu as composé une vraie merveille. » J'adressai un sourire à Joan, assise près du piano, et leur demandai : « Vous ne voudriez pas la refaire ? »

Ils échangèrent un regard, haussèrent les épaules et répondirent : « O.K. »

La deuxième fois, je me concentraï sur les paroles et la façon dont leurs voix s'entremêlaient en se calant l'une sur l'autre. En les écoutant séparément, on aurait pu croire qu'elles entreraient en conflit ; la voix de ténor de David avait un éclat presque lustré, tandis que celle de Stephen était rauque, plus débraillée, influencée par un rock bluesy aux racines sudistes. Allez savoir comment, en tout cas, leurs tonalités semblaient moins rivaliser que se compléter, et leur vibrato naturel apportait une nuance troublante. Ils savaient chanter, ces gars-là !

Mais moi aussi, je savais chanter.

« Bon, attendez voir, lançai-je lorsqu'ils eurent terminé. Refaites-le encore une fois. »

Trois fois la même chanson – ils avaient dû se dire que j'étais complètement défoncé. Mais, comme j'étais un invité et anglais, par-dessus le marché, ils se plièrent à mes vœux. J'étais du genre rapide, je connaissais déjà les paroles et l'harmonie, je l'avais écoutée attentivement et me disais : je sais quoi faire, je sais où aller, j'ai pigé – *j'ai pigé*. Pendant que Stephen reprenait l'intro, je m'approchai l'air de rien sur sa gauche et, lorsqu'ils entonnèrent les premières paroles – *j'y étais*. Je contrôlais mon souffle, le phrasé, la tonalité. Je posai mes harmonies sur celles de Stephen, et on largua les amarres. « *You are livvvv-ing, a reality/I left years ago and it quite nearly killed me. In the lomnnng run...* »¹ Quel son ! On était complètement dedans, tendus comme une peau de tambour. Trois voix parfaitement harmonisées. C'était si doux, si beau, si incroyable qu'au bout d'une minute, on s'écroula tous de rire. Surtout quand on aborda le refrain. C'était aberrant !

« Wow ! Attends une seconde. Qu'est-ce que c'était que ce truc ? »

1. Tu vis dans une réalité / Que j'ai quittée il y a des années, et ça m'a presque tué. Au bout du compte...

On était tous des dingues d'harmonies, et on avait fait partie de groupes qui avaient élevé les chants à deux voix au rang d'art : les Hollies, les Springfield et les Byrds. Mais ce son-là, c'était différent, on n'avait encore jamais rien entendu de tel, ça ressemblait aux Everly Brothers, mais avec un truc en plus. Et, en même temps, c'était si simple : une guitare acoustique et trois types qui chantaient comme un seul homme.

David et Stephen semblaient surpris ; ils n'avaient pas dû imaginer ce morceau à trois voix. Moi, ça m'avait tout de suite paru évident. Crosby avait la banane. « C'est le meilleur truc que j'aie jamais entendu ! » affirma-t-il.

– T'as trouvé ça aussi incroyable que moi ? demandai-je à Joni.

– Oui, c'était vraiment ahurissant ! »

L'instant avait été magique, on l'avait tous ressenti. Quand on chante avec deux ou trois personnes et que ça fonctionne – quand le tout devient plus grand que la somme de ses parties –, on a l'impression de décoller du sol. Et c'est vrai que nous trois, on était entrés en lévitation, à tel point qu'on avait eu du mal à redescendre. On débordait d'une joie intense à l'idée d'avoir découvert quelque chose de neuf, un son original qui n'avait rien à voir avec ce qui existait. C'était là, achevé, parfait, alors qu'on se connaissait à peine. On voulait se l'approprier, mais on osait à peine en discuter. C'était presque comme si on avait eu peur d'en parler, de lâcher le secret, au cas où il aurait disparu le lendemain.

Et puis, il y avait tellement d'obstacles sur notre chemin. Pour chanter avec ces mecs, il me faudrait rompre mes liens avec les Hollies, ce qui n'était pas une mince affaire ; pour commencer, c'était mes potes, je les adorais. Avec Allan Clarke, on était inséparables depuis nos six ans, et je faisais partie intégrante du groupe. J'allais devoir mettre fin à mon contrat, récupérer mes droits d'auteur. Un vrai merdier, mais je n'avais pas le choix.

« Il faut qu'on trouve un moyen, affirma Stephen.

– On n'a pas le choix, bordel », acquiesçai-je.

Pour moi, ça ne faisait pas un pli : la seconde où j'avais entendu ce qu'on créait, j'avais su que ma vie tout entière prenait une autre direction. C'était clair comme de l'eau de roche. Je n'avais pas le choix.

Les gars finirent par partir et, au fond, j'étais content qu'ils se barrent. Je n'avais que trois jours avec Joan, trois jours pour apprendre à la connaître intimement, et il y a certaines choses que même la musique ne peut surpasser. Je ne les revis donc pas du week-end. On était tous les deux, Joan et moi, sans personne d'autre. Mais je n'arrivais pas à sortir ce son de ma tête, j'étais obsédé par ces voix, par la manière dont elles s'accordaient si naturellement. Par ces types. Par leurs chansons.

Dans l'avion qui me ramena à Londres, j'étais plus agité que jamais. Je n'avais pas l'esprit embrouillé – je savais ce que voulait mon cœur, j'étais tombé raide dingue de Joni Mitchell. Sur ce plan, j'étais cuit. Et ces deux canailles de Stills et Crosby me mettaient sens dessus dessous; peut-être bien que j'étais tombé amoureux d'eux aussi.

Mon monde tout entier était en train de tourbillonner, prêt à s'écraser, mais je savais ce que j'avais à faire, il n'y avait pas le moindre doute. Et, quand l'avion atterrit, j'avais tout calculé pour la suite: je rentrerais pour démêler les vingt-six premières années de ma vie et tenter de régler les détails pour les quelques décennies à venir. La puissance de ces voix m'avait fait entrevoir l'avenir, et je savais que mon existence ne serait plus jamais la même.